



Honoré de Balzac

Honoré Balzac né à Tours le 20 mai 1799 (1er prairial an VII du calendrier républicain) et mort à Paris le 18 août 1850 (à 51 ans), est un écrivain français.

Romancier, dramaturge, critique littéraire, critique d'art, essayiste, journaliste et imprimeur, il a laissé l'une des plus imposantes œuvres romanesques de la littérature française, avec plus de quatre-vingt-dix romans et nouvelles parus de 1829 à 1855, réunis sous le titre *La Comédie humaine*. À cela s'ajoutent *Les Cent Contes drolatiques*, ainsi que des romans de jeunesse publiés sous des pseudonymes et quelque vingt-cinq œuvres ébauchées.

Source : Wikipédia

Balzac et les Jardies

En septembre 1837 il signe, avec le ménage Valet, le contrat par lequel il acquiert un terrain de huit ares vingt-huit centiares ainsi qu'une petite maison et des annexes pour le prix de quatre mille cinq cent francs.

Il a écrit : Ma maison est situées sur le revers de la montagne ou colline de Saint-Cloud, adossée au parc du Roi, à mi-côte, au midi. Au couchant j'embrasse tout Ville-d'Avray qui passe au bas des collines où commence les bois de Versailles, et, au levant, je passe au-dessus de Sèvres, et mes yeux s'étendent sur un immense horizon, au bas duquel gît Paris, dont la fumeuse atmosphère estompe le bord des célèbres coteaux de Meudon, Bellevue, par-dessus lesquels je vois les plaines de Montrouge et la route d'Orléans, qui conduit à Tours. C'est d'une étrange magnificence et d'un ravissant contraste.

Au bout de ma propriété est l'embarcadère du chemin de fer de Paris à Versailles dont le remblai comble la vallée de Ville-d'Avray sans rien ôter de mes plans de vue.

Ainsi, pour dix sous et en dix minutes, je puis passer des Jardies à la Madeleine, en plein Paris. Tandis qu'à la rue des Batailles, à Chaillot et à la rue Cassini, il me fallait une heure et quarante sous, au moins. Aussi grâce à cette circonstance, les Jardies ne seront jamais une folie et leur prix sera énorme. J'ai la valeur d'un arpent terminé au midi par une terrasse de cent cinquante pieds et entouré de murs. Il n'y a encore rien de planté, mais cet automne, nous ferons de ce petit coin de terre un éden de plantes, de senteurs et d'arbustes. A Paris ou aux environs, on a tout pour de l'argent ; ainsi j'aurais des magnolias de vingt ans, des tilleuls de seize ans, des peupliers de douze ans, des bouleaux, etc..., rapportés avec leur motte ; du chasselas, venu dans les paniers pour pouvoir le récolter dans l'année. Oh ! cette civilisation est admirable. Aujourd'hui mon terrain est nu comme la main. Au mois de mai, ce sera des potagers, du fruit, etc. Il

faudra pour cela une trentaine de mille francs et je veux les gagner cet hiver.

La maison est un bâton de perroquet. Il y a une chambre à chaque étage et il y a trois étages. Au rez-de-chaussée une salle à manger et un salon ; au premier un cabinet de toilette et une chambre à coucher ; au second le cabinet de travail où je vous écris au milieu de la nuit. Le tout est flanqué d'un escalier qui ressemble à une échelle. Il y a tout autour une galerie pour se promener à couvert et qui règne ainsi par conséquent au premier étage. Elle est soutenue par des pilastres en briques. Ce petit pavillon à l'italienne est peint en brique avec des chaînes en pierre aux quatre coins et l'appendice où est la cage de l'escalier est peint en coustil rouge. Il n'y a place que pour moi.

A soixante pieds en arrière, vers le parc de Saint-Cloud sont les communs, composés au rez-de-chaussée d'une cuisine et d'un office, garde-manger, etc., d'une écurie, d'une remise et d'une sellerie, salle de bains, bûcher, etc. Au premier un grand appartement à louer si je veux et au second des chambres de domestiques et une d'amis. J'ai une source d'eau qui vaut la célèbre source de Ville-d'Avray, car c'est la même nappe et mon promenoir environne carrément toute la propriété. Rien n'est encore meublé, mais tout ce que je possède à Paris va venir, petit à petit, ici...

Je vais rester là jusqu'à ce que ma fortune soit faite et je m'y plait déjà tant que, quand j'aurai acquis le capital de ma tranquillité, je crois que j'y finirais mes jours en paix, donnant, sans tambour ni trompette, démission de mes espérances, de mes ambitions, et de tout.

Source : Balzac de Stefan Zweig Le roman de sa vie

Mais S. Zweig n'a pas tout dit sur les Jardies et voici quelques anecdotes confessées par Léon Gozlan dans son livre Balzac en Pantoufles.

Qui était donc ce Léon Gozlan (1803-1866), à qui nous devons un apport d'une telle richesse ? Ami, quelque peu collaborateur et même, dit-on, quelque peu nègre de son illustre modèle ; d'ailleurs écrivain de talent dont la postérité semble avoir voulu retenir que ce seul ouvrage, mais que Balzac, lui, tenait en haute estime.

Le pavillon.

Il n'y a pas de poème indien ou chinois qui contienne autant de vers que cette campagne de *Jardies* a dû représenter d'ennuis pour Balzac. Et l'on peut dire que s'il y a vécu, pensé, travaillé plusieurs années, il ne l'a jamais positivement habitée. Il y était plutôt campé que logé. Était-ce bien un logement sérieux que ce chalet aux volets verts où n'est jamais entrée l'ombre d'une commode, où n'a jamais été accroché un semblant de rideau ? La véritable habitation des Jardies était celle qui existait dans le même enclos, à vingt ou trente pas de la sienne, habitation à peu près possible où, je ne sais trop dans quelle pensée de prudence, il avait déposé quelques-uns des vieux meubles qu'il avait rue des Batailles, et sa riche bibliothèque.

Quoique le terrain à cet endroit ait une mine assez agreste, il offre tant d'inconvénients qu'on se demande le motif pour lequel Balzac l'avait choisi. Il ne penche pas, il tombe sur la route qui va de Sèvres à Ville d'Avray. Quelques lignes des mémoires de Saint-Simon décidèrent Balzac, en quête d'une localité rurale, en faveur des Jardies.

La faiblesse de Balzac était grande à l'endroit de la maçonnerie. Il ne faut pas oublier, non pour l'excuser, car le goût de bâtir est fort respectable, que c'était, à cette époque-là, son unique plaisir, sa seule manière de se reposer des forts travaux d'esprit dont il se surchargeait. On a prétendu qu'en dirigeant lui-même avec un despotisme sans concession la construction du pavillon des Jardies, il avait oublié l'escalier. Qu'il n'admît aucun conseil, aucune observation, aucune critique venue de son architecte ou de ses maçons, c'est là un fait que nous attestons ; mais qu'il ait négligé de commander l'escalier dans l'ordonnance intérieure de la maison, et qu'un beau jour, maçons et architectes soient accourus lui dire : <<M. de Balzac, la maison est finie, quand voulez-vous que nous fassions l'escalier ? >>

C'est là un second fait qui exige, dans la mesure de son importance, une explication.

Balzac rêvait pour ses *Jardies* des pièces spacieuses, carrées, prenant jour à plaisir par les quatre côtés de la façade. Or, dans les plans de l'architecte, ce minotaure d'escalier dévorait ici le tiers d'une pièce, là la moitié d'une autre ; il défigurait le dessin créé par le crayon poétique de l'écrivain. On avait essayé de le réduire, de le tordre, de le reléguer aux angles du bâtiment, - d'un bâtiment malheureusement trop exigu pour prêter de l'espace ; - ce maudit escalier venait toujours tout gêner. Les maçons jetèrent leur plâtre vers le ciel, l'architecte cassa les branches de son compas. Ce fut dans un de ces moments de lutte avec les aspérités du problème, que Balzac dut se dire : <<Puisque l'escalier veut être le maître chez moi, je mettrais l'escalier à la porte.>> Ce qu'il fit. Ses appartements s'étalèrent alors sans obstacle, sans autres limites que les quatre murs ; et la cage de l'escalier fut construite, après coup, contre la façade extérieure, en punition de ses prétentions fastidieuses.

Il résista ; l'escalier en a-t-il fait autant ? A-t-il résisté jusqu'ici aux froides et humides nuits de notre belle France ?

Je l'ignore.

Le mur des Jardies.

Le terrain de Balzac, déjà plus élevé que le terrain limitrophe, fut encore exhausé par lui de de quelques pieds ; tous ces exhaussements nécessitèrent à la fin un mur d'appui qui empêchât ce terrain supplémentaire de tomber dans le champs du voisin.

Le récit de ses éboulements est celui des tortures de Balzac. A peine élevé, ce mur s'affaissa sur lui-même et répandit sa chaux et ses pierres de l'un et de l'autre côté, dans le champ de Balzac et dans celui du voisin. Balzac soupira et fit relever son mur.

Il fut reconnu, à dire d'experts, que le talus n'était pas assez prononcé : on agrandirait l'angle de résistance et le mur ne tomberait plus. Un mois après, il était reconstruit dans la forme voulue ; on se réjouissait déjà... Le lendemain il plut ; le soir... le soir nous jouions au domino dans la pièce placée à la galerie de la maison ; on frappe, on ouvre aussitôt la croisée.

<<Monsieur de Balzac ?

- Qu'y a-t-il ?

- Votre mur vient d'aller chez le voisin !

- Pas possible !

- Tout entier. >>

Nous prenons les flambeaux et nous nous dirigeons vers l'endroit du sinistre. Il était splendide. Le mur entier, renversé par sa base, était couché tout de son long sur le terrain du voisin. Nous contemplâmes le désastre pendant quelques minutes. Le lendemain, il se compléta pour Balzac par une foule de papiers timbrés, procès-verbal, mise en demeure, assignation, etc. Cette fois, en tombant, le mur avait aplati des navets, blessé des carottes, contusionné des panais : on ne sait ce que coûtent quelques mauvais légumes morts ainsi de mort violente !

Une troisième fois il fallut mettre le mur sur ses débiles jambes. D'autres architectes furent appelés en consultation, pour savoir ce qu'il fallait résolument faire contre l'épilepsie de ce mur. <<L'angle de résistance est suffisant, dirent-ils, mais la brique et le ciment romain doivent être employés dans les fondations du mur ; il faut traiter par la brique. - Traitons-le par la brique>>, murmura Balzac en dirigeant vers le ciel ce magnifique regard noir où se peignaient son esprit et son génie. Il fut donc arrêté que l'on traiterait le mur malade par la brique. On le traita si bien que les mémoires des architectes engraissèrent à vue d'œil. Eux aussi se traitèrent par la brique ! J'ai fait tomber trois fois, aux yeux du lecteur, ce mur d'Ilion ; mais en conscience, je pourrai affirmer que c'est plus de cinq fois qu'il a été renversé et remis en place. De guerre lasse, Balzac finit par acheter le morceau de terrain dans lequel son mur se plaisait à se coucher, et alors il se dit avec orgueil : <<C'est cher, mais c'est égal, on est toujours bien heureux de pouvoir s'écrouler chez soi : mon pauvre mur pourra du moins mourir dans son lit. >>

Source : Livre de Léon Gozlan, Balzac en Pantoufles 1886